

Feuilleton du Pays du dimanche : un duel

Autor(en): **Grimblot, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 107

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche

à
Porrentruy—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La dernière messe

Alphonse Daudet a écrit la *Dernière Classe*, un chef-d'œuvre d'émotion et de foi patriotique ; mon grand-oncle Exupère, qui avait été enfant de chœur au temps de la Révolution, me contait, dans ma prime jeunesse, la *Dernière Messe*, et, bien qu'il n'y mit pas grand art, je l'écoutais sans me lasser, tant ces choses vécues me paraissaient lointaines et presque fabuleuses à une époque où les passions religieuses semblaient endormies à jamais et où nul ne croyait plus aux guerres de religion, aussi démodées que les armures de nos pères et que les arquebuses à rouet.

— En ce temps-là, mon petit, je n'étais pas si haut que toi, et j'étais encore moins sage. Ma bonne femme de mère, qui était très pieuse, m'avait si bien recommandé à M. l'archiprêtre qu'il avait consenti à m'admettre parmi ses enfants de chœur, bien moins pour mon mérite que par considération pour elle.... et aussi, peut-être bien, un peu pour faire pièce à M. d'Ansse, dont elle était la gouvernante, et qui tenait pour les idées philosophiques, comme on disait alors.

C'est un vieux garçon et un grand savant, paraît-il, car, pour mon compte, je n'y entendais goutte, comme bien tu penses ; il avait des tas de livres grecs et était toujours occupé d'un certain Homère qui avait vécu dans les temps et lui donnait plus de tablature qu'un vivant ! Quand il trouvait le diner brûlé ou son lait de poule trop froid, on pouvait bien être sûr qu'il avait eu maille à partir avec cet individu-là, car, sans ça, c'était la meilleure pâte d'homme, incapap-

ble de dire « non » à un enfant ou de faire du mal à une mouche. Mais cet Homère l'aurait mené en enfer, et, bien que d'humeur sédentaire, il avait été en Italie, chez les Turcs, tout ça pour cet olibrius-là ! Ah ! il lui en avait fait faire du chemin et noircir du papier ! Ça m'en donnait mal à la tête de le voir assis à son bureau, près de la fenêtre de sa vieille maison de la rue de la Juiverie, proche de la porte Saint-Spire, écrivant, sans lever le nez, et si absorbé que parfois les galopins de la ville s'amusaient, en passant, à enjoliver sa calotte d'un hanneton qui lui descendait dans le cou ou venait se poser sur son porte-plume et qu'il considérait d'un air ahuri.... Ça m'est arrivé quelquefois !.... On est jeune !

M. d'Ansse, qui s'appelait aussi de Villoison et appartenait à la noblesse, mais n'en était pas plus fier pour ça, était né à Corbeil, dans cette vieille demeure familiale, et avait été baptisé à l'église Saint-Spire, sa paroisse ; mais, depuis qu'il avait âge d'homme, il n'y mettait jamais les pieds, au grand chagrin de ma pauvre mère, fort en peine d'être damnée pour soigner et dorloter pareil hérétique ; et, malgré son attachement pour lui, elle l'eût bien sûr abandonné à tous ses dieux païens : Jupiter, Pluton, Mars, Vénus, auxquels il adressait de grands discours en gesticulant, un livre à la main, sans les visites de l'abbé Mauzaise qui, chaque semaine, venait de son presbytère de la Ruelle-aux-Prêtres faire une partie de tric-trac avec son ancien condisciple, ce qui la tranquillisait pour son propre salut, M. l'archiprêtre étant un saint homme entre tous.

On ne se fût pas expliqué leur intimité, sans le souvenir de ces années de séminai-

re, où Gaspard et Jean-Baptiste, graves et recueillis également, promettaient de devenir deux lumières de la foi. Malheureusement, tandis que l'un suivait sa droite voie, l'autre s'en laissait détourner par de mauvaises connaissances, entre autres deux écrivassiers qui devaient être des pas grand'chose, à en juger par l'indignation de l'excellent prêtre en parlant de ce polisson d'Arouel ou de ce faquin de Voltaire. Bref ! M. d'Ansse, qui avait beau entendre le grec et n'avait pas, pour ça, la tête bien solide, s'était coiffé des imaginations de ces gens-là ; c'étaient des discussions terribles entre lui et M. l'archiprêtre, et ils auraient fini par se jeter les dés à la figure sans leur goût commun pour le tric-trac et aussi pour un méchant ouvrage en je ne sais combien de volumes qu'ils appelaient *l'Illiade*.

— Ça approche de l'Évangile en certains passages, déclarait l'abbé Mauzaise avec componction.

— Evidemment, ça dépasse la *Henriade*, confessait M. d'Ansse.

Pour moi, tu comprends, tout ça c'était de l'hébreu, mais je l'ai entendu répéter tant de fois que c'était entré dans ma caboche.

Bien qu'il y allât seulement le soir, cette fréquentation assez peu orthodoxe provoquait par fois les clabauderies des dévots, et il y eut plusieurs dénonciations à l'évêché ; mais M. d'Ansse était bien en cour : il avait reçu plusieurs missions du roi Louis XVI, avant qu'on lui eût coupé le cou, et Monseigneur faisait la sourde oreille.

— Il faut ramener les pécheurs par la persuasion, M. l'archiprêtre en est fort capable, disait-il avec indulgence.

Entre nous, j'en doutais fort, et quand il

tion avait attiré sur nous les yeux du public. Je ne voulais pas plus me donner en spectacle, et je quittai la salle sans plus ample discussion.

A l'entr'acte suivant, mon homme est sorti ; je me suis approché de lui :

— Vous vous êtes trompé, Monsieur, en affirmant que ma place n'était pas marquée, lui ai-je dit, et si vous voulez vous donner la peine de mieux regarder, vous pourrez voir encore à cette place un gant pareil à celui-ci.

Et j'agitai mon gant devant lui.

Je te promets qu'à ce moment je n'avais aucune idée de provocation. Mais mon adversaire, qui me paraît être plus que vif, interpréta mal mon geste et me saisit le bras. En voulant me dégager, j'ai de mon gant effleuré sa joue. Aussitôt, il m'a jeté sa carte et m'a demandé mon heure ; je lui

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

Un Duel

par

Edouard Grimblot

Nous tenions depuis quelques jours garnison à Beauvais.

Je vis un matin entrer chez moi Augier, l'un de mes jeunes camarades du régiment.

— Je viens te demander ton assistance dans une affaire qui me tombe sur les bras, me dit-il.

— Quelle affaire ? Un duel ?

— Oui !

— Sérieux ?

— Sérieux.

Le service que me demandait Augier est de ceux qu'au régiment on ne croit pas pouvoir refuser.

De plus, quoique fort jeune, Augier était un garçon posé, doux de caractère, presque froid. Il fallait qu'il y eût réellement péril dans la demeure pour qu'il me vint trouver dans un pareil but.

— A ton service, lui dis je, mais qu'y a-t-il ?

— Voici : j'étais au théâtre hier. Un Monsieur, qu'on m'a dit depuis être un capitaine d'infanterie démissionnaire, a pris ma place pendant un entr'acte. Au lever du rideau, je l'ai très poliment averti de sa méprise. Il m'a répondu assez brutalement que cette place n'étant point marquée, il l'avait occupée, qu'il s'y trouvait bien et prétendait la garder. Le bruit de cette alterca-

perdait la partie, M. d'Ansse disait en gouaenarlant :

— Gagne-moi mon argent tant que tu voudras, mais quant à mon âme, je t'en défie.

— Mon ami, répondait M. Mauzaise avec douceur, j'emploierai ce gain à dire des messes pour la conversion.

Et l'autre répliquait furieux :

— Jamais je n'entrerai dans ton église ! jamais, que les pieds en avant !

Il ne faut pas dire : Fontaine...

(A suivre.)

LE MESSAGE

Camille Pichon avait roulé, de garnison en garnison, à la suite de son père, le brigadier Hercule Pichon (cinq campagnes, trois blessures) lorsque celui-ci vint prendre le commandement des quatre gendarmes composant alors la force armée d'un chef-lieu de canton.

Roulé est le terme propre, car, depuis sa naissance, l'enfant, d'une faiblesse de constitution excessive, n'avait jamais pu se tenir sur ses jambes et demeurait constamment étendu dans une de ces longues voitures de malades où l'on rencontre trop de précoces infirmes.

Le petit Pichon avait alors une douzaine d'années et en paraissait huit à peine.

Sa pauvre figure pâlotte, encadrée d'une lourde chevelure aux boucles soyeuses inondant l'oreiller, aux yeux trop grands « lui mangeant tout le visage », selon l'énergique expression populaire, au regard trop profond de ceux qui souffrent trop jeunes, offrait un con raste pénible avec le teint fleuri, l'aspect robuste et les cinq pieds six pouces de son père, le plus bel homme de la gendarmerie.

Avoir la taille d'un géant, la force d'un athlète, la prestance d'un tambour-major...

Emerveiller ses inférieurs par des prouesses imitées des héros antiques et modernes...

Enfin, mériter vraiment son nom d'Hercule... et avoir pour unique héritier un pauvre être souffreteux, si frêle, si malingre, si chétif que le colosse tremblait de l'écraser entre ses grosses mains, de l'effrayer au son de sa voix rude, de le renverser au souffle de ses larges poumons.

Lorsque, assis au seuil de la gendarmerie, le brigadier regardait grouiller autour de lui les marmots joufflus et épanouis de ses subordonnés, s'ébattant, s'ébrouant comme des poulains en liberté, riant, criant, se bousculant, ne redoutant ni culbute ni une

indiquai midi. Il est bientôt 10 heures. Tu vois que tu n'as pas de temps à perdre.

L'affaire se compliquait.

Notre colonel ne plaisantait pas en ces matières, et s'il voyait toujours de très mauvais œil les querelles entre les officiers de son régiment, il se montrait impitoyable pour les acteurs ou les témoins de rixes avec les officiers d'autres corps ou la population civile.

Nous venions d'arriver à Beauvais, et il était permis de supposer que ce début de son corps d'officiers lui plairait médiocrement. J'entrevois donc une assez laide perspective d'arrêts forcés, mais plus il y avait de risques à courir, moins l'esprit de camaraderie, si fort dans notre armée, me permettait de refuser.

Je fis contre fortune bon cœur :

taloche et ne modérant leurs bruyants ébats ou leurs galopades échevelées qu'en passant devant le petit infirme, immobilisé dans son chariot, il sentait de grosses larmes sourdes entre ses paupières et une buée humide obscurcissait l'éclat de ses prunelles bleu-faïence, fixées toutes navrées sur le pauvre.

Alors, devant son angoissé, le sourire de l'enfant se faisait plus tendre, sa main diaphane se posait doucement sur la manche galonnée d'argent et sa voix caressante murmurait :

— Sois tranquille, père, je guérirai, le major l'a dit, et je pourrai entrer à la Flèche comme les autres.

La Flèche ! C'était son ambition, son rêve. Malgré ses traits délicats, sa grâce malade, son apparence féminine, son âme était douée d'une énergie virile : une véritable âme de soldat.

Soldat ! il voulait être soldat et il le serait ! Il fallait travailler : il travaillerait ! Il fallait guérir : il guérirait !

Les princes de la science, consultés, avaient hoché la tête.

Seul, un vieux médecin militaire, peut-être par pitié, peut-être par conviction, avait déclaré au père désolé :

— Il y a dans cet enfant une volonté capable d'un miracle. Au moment de la pleine croissance, sous le coup d'une émotion, d'une secousse violente, il marchera, et ce jour-là il ira loin. Camille s'était cramponné à cet espoir, devenu pour lui une certitude.

Il guérirait, il en avait la ferme confiance.

En attendant, il étudiait avec l'ardeur de sa précocité intelligence, et lorsqu'un étranger, le voyant plonger dans un gros bouquin, lui demandait curieusement :

— Que faites-vous là, mon petit ami ?

— Je me prépare à La Flèche, répondait gravement le petit infirme.

L'année 1870, l'année terrible, avait dépeuplé les campagnes.

Dans la gendarmerie abandonnée, Camille demeurait seul, avec la vieille nourrice alsacienne qui l'avait élevé.

Immobilisé au milieu de l'agitation générale, l'enfant songeait avec autant de tristesse que d'envie à son père, à ses jeunes camarades qui se battaient, eux, tandis que lui était là enchaîné, impuissant, inutile.

Et des larmes de rage montaient de son cœur à ses yeux.

Un jour brumeux d'automne, il regardait tristement tournoyer les feuilles jaunes venant frapper les vitres comme des oiseaux de mauvais augure quand le galop d'un cheval résonna sur le pavé ; une ombre passa devant la fenêtre, la porte s'ouvrit et le bri-

— Qui m'adjoins-tu ? demandai-je.

— Ma foi, je ne sais trop. C'est une vilaine corvée que je vous impose là... Ah ! mais, ajouta-t-il après un silence, la colonne de remonte doit être arrivée ce matin. Si Paule est rentré, j'ai mon affaire !

— Allons voir.

En effet, on pouvait, surtout en pareil cas, compter sur le lieutenant Paule.

Paule avait la spécialité du duel ; on lui connaissait au moins une dizaine d'affaires.

C'était un bon et brave garçon, plein d'honneur et de loyauté, toujours prêt à obliger ses camarades de sa personne ou de sa bourse, mais il était affligé — affligé est le mot — d'une invraisemblable expansion vitale qui se traduisait par une turbulence et une gaieté bruyante trop souvent indiscrettes.

gadier, tout botté, tout poudreux, entra précipitamment.

— Papa ! mon cher papa ! s'écria le pauvre en lui tendant les bras.

Le père l'embrassa avec frénésie.

Depuis si longtemps il était privé de cette joie que, ma foi ! il n'avait pu résister à la tentation, et, passant près du village, porteur du message au général Chanzy, il avait voulu revoir son enfant.

— Maintenant, vite, il faut que je reparte... c'est une dépêche des plus importantes... un grand mouvement qui se prépare sur la Loire... et j'ai déjà coupable de mère arrêté... Allons ? embrasse-moi encore une fois, petit, et adieu.

Déjà stoïque comme un vrai soldat, le petit garçon r foule ses larmes et le regarde s'éloigner, l'œil sec.

Soudain une fusillade éclate, là, tout près.

Un détachement prussien a surpris l'estafette.

Il se défend comme un lion, casse la tête de l'un, en assomme un autre sous son robuste poing, mais, succombant sous le nombre, il est désarmé, terrassé, apporté sanglant et inanimé dans la chambre même où son fils affolé crispes ses mains impuissantes.

On le fouille, on lui prend sa dépêche.

Le capitaine allait rompre le cachet...

— Alerte ! Alerte !

— Une haie brise un carreau...

L'officier bondit, et, lâchant la dépêche, se précipite au dehors, suivi de ses hommes.

Appuyé sur ses poings crispés, Camille n'a pas perdu un détail de cette scène.

A la douleur de voir son père blessé, mort peut-être, se joint le remords d'avoir causé sa perte, celle du pays.

C'est pour le voir, l'embrasser un instant que le rigide soldat a oublié sa consigne...

Et maintenant le précieux message, salut de l'armée, qui sait ! est là sur cette table...

Dire qu'il ne faudrait qu'un pas !

Soulevé par l'irrésistible puissance de sa foi, il glisse ses pauvres jambes inertes hors de son lit, et résolument, se met debout.

La douleur est atroce... inouïe, une sueur froide perlait au front du généreux enfant ; il chancelait... mais se raidissant par un effort de volonté :

— Je veux marcher ! je marcherai ! dit-il.

Il fait un pas, puis deux...

Il marche ! il est guéri !...

Ce n'était qu'une fausse alerte : un fasil déchargé par mégarde.

L'officier rentre, va droit à la table. La dépêche a disparu. Pourtant personne n'est entré. Le blessé est toujours sans connaissance. L'infirmes est toujours sans mouve-

Paule ne comprenait pas qu'on pût rester en place et faire quelque chose que lui-même ne faisait point. Quand il rencontrait une troupe d'écoliers jouant à sante-mouton ou au cheval fou, il lui fallait tout le respect de son épaulette pour ne point se mêler à leurs jeux. Si l'on se battait dans la rue, il se jetait dans la mêlée, sous prétexte de pacifier, et ne tardait pas à devenir l'un des plus ardents champions.

On ne pouvait le guérir de ce travers qui lui avait déjà attiré nombre de querelles et valu quelques coups d'épée. S'il avait encore du goût pour le duel, il faut convenir que c'était une passion malheureuse, car il était touché généralement trois fois sur quatre.

(A suivre.)